

318
25
343

340
27
367

HOMMAGE DE L'AUTEUR

L. PARMENTIER

Sur le sens méconnu
de quelques mots homériques

(αἰόλος et ses dérivés)

Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*,
n° 3, juillet 1922.

BRUXELLES
LES ÉDITIONS ROBERT SAND
86, Rue de la Montagne

1922



Sur le sens méconnu de quelques mots homériques

(αἰόλος et ses dérivés)

Le terme αἰόλος est une épithète assez fréquente chez Homère, et qui reparait çà et là dans la poésie postérieure. Voici comment nos dictionnaires ⁽¹⁾, d'accord avec la tradition des grammairiens anciens, établissent la succession des sens de ce mot : 1. qui se meut rapidement; 2. brillant; 3. bigarré, *versicolor* (d'où variable, changeant); 4. (au sens moral) rusé, trompeur.

Les dictionnaires, de même que les lexiques spéciaux et les commentaires, tendent à expliquer par l'un des deux premiers sens, « rapide » ou « brillant » tous les emplois de αἰόλος chez Homère. Je voudrais démontrer ici que le mot αἰόλος n'a jamais à proprement parler aucun de ces deux sens dans l'épopée, et qu'il faut toujours partir du sens de *versicolor*, bigarré, c'est-à-dire marqué de couleurs qui tranchent l'une sur l'autre.

A première vue, il peut paraître étonnant que, depuis les anciens jusqu'à nos jours, les grammairiens se soient à ce point mépris sur la signification d'un pareil mot. Mais il faut songer que, dès l'époque alexandrine, beaucoup de termes homériques avaient cessé d'être vivants depuis des siècles, et qu'ils nous ont été expliqués par des savants de cabinet. Certes, ils avaient certains principes excellents. Aristarque, par exemple, disait qu'il fallait expliquer

(1) Les articles de Pape-Sengebusch, Liddell et Scott, Bailly, et de Passow-Crönert, le plus récent de tous, sont pour l'essentiel conformes dans leurs interprétations.

Homère par lui-même. Je ne doute pas qu'un système d'érudition purement livresque ne puisse souvent suffire quand il s'agit d'un auteur qui lui-même a travaillé sur une table avec des livres. Le professeur Bergeret, sans sortir de sa bibliothèque, finira peut-être par nous donner un excellent *Virgilius nauticus*. Mais avec un Homère, qui, lorsqu'il peint les objets et les êtres, en a la vision nette et directe, il faut souvent se mettre comme lui en face de la nature même, et essayer de retrouver la qualité spéciale de sa perception. C'est là un effort que les grammairiens, anciens et modernes, s'avisent rarement de s'imposer.

* * *

J'examine d'abord les cas où l'on donne généralement à αἰόλος le sens de « rapide, agile ». M 167 σφῆκες μέσον αἰόλοι ἢ μέλισσαι. Le scholiaste T explique : τὸ μέσον εὐκίνητοι διὰ τὴν ἐντομήν, et son idée a été admise par la plupart des modernes, Crönert, Liddell, Buttmann, Ameis-Hentze, etc. Bailly explique : « guêpes au corsage mobile, c'est-à-dire qui peuvent se replier en tous sens ». Nous entendrons qu'il s'agit de la couleur des guêpes, et que c'est aussi une désignation de couleur qu'il faut chercher dans le terme αἰόλος joint à οἶστρος (χ300), à propos d'une sorte de grosse mouche à aiguillon qui affole un troupeau de vaches.

M 208, l'épithète αἰόλος est appliquée à un serpent et de nouveau je la trouve traduite par « se remuant vivement » (*sich ringelnd* Crönert, *wriggling* Liddell, etc.), ou quelquefois « brillant » (*schillernd* Ameis-Hentze). Il convient ici d'indiquer le contexte. Zeus envoie un présage pour arrêter l'élan des Troyens victorieux. Un aigle apparaît au haut des airs (ὕψιπέτης), tenant dans ses serres un énorme serpent ensanglanté, encore vivant et se débattant. Il parvient à mordre au cou l'aigle, qui, de douleur, est obligé de le lâcher. Le monstre tombe à terre au milieu de l'armée.

Τρῶες δ'ἐρρίγησαν, ὅπως ἶδον αἰόλον ὄφιν
κείμενον ἐν μέσσοισι, Διὸς τέρας αἰγίοχοιο.

On trouvera que ce serpent, tombé du plus haut des airs et qui se débattrait encore, aurait vraiment la vie dure.

En réalité, αἰόλος a ici le même sens que chez Sophocle, *Trachiniennes* 11 et 834 αἰόλος δράκων, où les commentateurs d'Homère auraient pu voir que le lexique de Dindorf traduit exactement par *versicolor*.

Comme nous le constaterons dans beaucoup d'autres cas, l'épithète αἰόλος alterne, déjà dans la langue érique, pour le mot ὄφις, avec celle de ποικίλος, qui est restée en grec le terme vivant pour exprimer l'idée de couleur variée. C'est ce qu'on voit chez Hésiode, *Théogonie* 300, à propos d'Échidna qui est décrite comme un πέλωρον ὄφιν, δεινόν τε μέγαν τε, ποικίλον. Cf. Pindare, *Pyth.* IV 249 γλαυκῶπα... ποικιλόνωτον ὄφιν. VIII 46 δράκοντα ποικίλον. Euripide, *Iph. Taur.* 1244 ποικιλόνωτος οἰνωπὸς δράκων.

Il me paraît très vraisemblable que la désignation la plus ancienne, αἰόλος, appartenait au dialecte éolien et qu'elle a été supplantée peu à peu dans l'usage courant par son synonyme ionien ποικίλος. Très souvent, notamment au commencement du vers, les deux mots sont métriquement équivalents, et en pareil cas le terme banal a pu quelquefois, au cours de la tradition, être substitué par les aèdes au terme plus rare. Par exemple, au chant K, particulièrement ionisé, 30 (παρδαλή) ποικίλη et 149 (σάκος) ποικίλον. Quoi qu'il en soit, tous les passages d'Homère où s'est conservé le terme αἰόλος doivent être considérés comme appartenant à une couche ancienne.

L'exemple de X 509 où les vers qui dévorent un cadavre ou sont appelés αἰόλαι εὐλαί (on traduit *wimmelnd, wriggling*) ne peut plus maintenant faire difficulté. L'épithète s'applique aux taches bigarrées que font les vers sur le cadavre.

Nous avons laissé pour la fin le passage que l'on cite d'ordinaire en premier lieu à l'appui du sens primitif de « rapide », et peut-être des lecteurs l'ont-ils déjà opposé dans leur pensée à l'opinion que nous présentons. Il s'agit de l'expression πόδας αἰόλος ἵππος T 404, dans laquelle on a cru devoir reconnaître sans hésiter un équivalent de ποδώκης. L'expression ne se trouve chez Homère que dans cet unique passage, et l'on comprend que le contexte mérite un examen détaillé.

Achille, après la mort de Patrocle, s'est armé pour

retourner au combat; il s'approche de son char tout prêt à l'emmener, et interpelle ses chevaux (400) :

Ξάνθε τε καὶ Βαλίε, τηλεκλυτὰ τέκνα Ποδάργης,

L'un s'appelle Xanthos, c'est-à-dire bai — nous dirions Bayard — et l'autre Balios, pommelé. Ils sont fils de la cavale Podargé, fécondée par le vent Zéphyre (Π 150). Achille leur demande de le ramener vivant de la mêlée et de ne pas le laisser mort, comme Patrocle, sur le champ de bataille. Alors vient le passage célèbre où le cheval Bayard obtient le don de la parole et prédit à Achille sa mort prochaine :

Τὸν δ' ἄρ' ὑπὸ ζυγῶφι προσέφη πόδας αἰόλος ἵππος
Ξάνθος, ἄφαρ δ' ἤμυσε καρῆατι, πᾶσα δὲ χαίτη
ζεύγλης ἔξεριποῦσα παρὰ ζυγὸν οὐδας ἴκανεν.

Ces vers sont de la meilleure frappe homérique; quelques traits essentiels et nets y font vivre tout un tableau : Achille, éclatant dans son armure, et le cheval attelé qui, affligé, baisse la tête vers ses pieds, tandis que sa longue erinière descend jusqu'au sol. Que vient faire, dans un tel tableau, l'épithète banale « aux pieds rapides », à propos d'un cheval en arrêt et qui voudrait ne pas partir? Notons d'ailleurs que dans le grec il n'y a point ici une épithète constante et que le mot voisin appelle en quelque sorte mécaniquement (par exemple μώνυχες ou ποδώκες ἵπποι), puisque πόδας αἰόλος ἵππος est une expression unique.

Cependant, si nous recourons au sens « varié de couleurs » que nous avons établi pour αἰόλος, comment expliquer qu'une telle qualification soit donnée à un cheval bai? Ici nous avons bien un cas où la méthode des recherches livresques ne peut rien donner. Il faut essayer de bien regarder les chevaux, comme le faisait Homère, ou s'adresser à ceux qui savent les voir mieux que nous. S'il était encore en vie, ce serait le moment d'interroger Paul-Louis Courier, éminent helléniste et traducteur des traités hippiques de Xénophon, en même temps qu'officier d'artillerie à cheval, chargé de la remonte en Italie. A son défaut, je me suis adressé simplement au vétérinaire de mon village, et il m'a appris tout de suite ce que c'est qu'un cheval bai-

zan. Après cela, je n'ai plus eu qu'à ouvrir Littré : « *Balzan*. Cheval balzan, cheval noir ou bai, qui a des marques blanches aux pieds. — *Balzane*. Tache blanche circulaire, entourant, en forme de ceinture, une partie plus ou moins large de l'extrémité des membres chez le cheval. »

Ainsi nous découvrons dans le tableau d'Homère une touche nouvelle qui nous donne le signalement caractéristique du cheval d'Achille; ceux à qui s'adressait le poète voyaient dans son tableau la tête brune de Xanthos penchée vers la ceinture aux poils blancs de ses membres inférieurs. Le nom de cheval basant est très fréquent dans les chansons de geste; Ern. Langlois en signale plus de cinquante exemples (1).

Du même coup, nous comprenons la raison du nom de Podargé donné à la mère des chevaux d'Achille. Nous ne voulons pas allonger ce travail en y joignant une étude détaillée sur l'adjectif ἀργός, mais il est certain que son sens primitif est celui de « blanc », et non « rapide » comme on l'admet souvent à cause de son application à des chevaux ou à des chiens. Cf. ἀργιόδοντες σύες λ 413. — κύνες Α 292. C'est donc encore un cheval basant que Ménélas Ψ 293 et Hector Θ 185 appellent du nom de Πόδαργος.

S'il restait des doutes sur l'interprétation de notre passage, j'espère qu'ils seront levés entièrement par le rapprochement qui va suivre avec des vers de la parodos de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide (2). Les jeunes femmes du chœur sont venues contempler les guerriers grecs et dans des strophes toutes pleines de réminiscences de l'*Illiade*, elles racontent notamment qu'elles ont vu Achille, en armes et à pied, luttant de vitesse avec un quadrigé entraîné par les célèbres chevaux d'Eumèle (B 763, Ψ 376). Les quatre chevaux sont décrits comme il suit, 221 et suiv. :

(1) Tables des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées (communication de mon collègue Aug. Doutrepoint). On voudrait savoir si la jument de Roland ou le Bayard des quatre fils Aymon était, comme le cheval d'Achille, un cheval basant.

(2) La pièce a été mise à la scène après la mort du poète par son fils. Il importe peu ici que cette parodos soit une des parties qui paraissent offrir des traces de retouches anciennes.

τοὺς μὲν μέσους Ζυγίους
 λευκοστίκτω τριχὶ βαλιούς,
 τοὺς δ' ἔξω σειροφόρους
 ἀντήρεις καμπαῖσι δρόμων,
 πυρσότριχας, μονόχαλα δ' ὑπὸ σφυρὰ
 ποικιλοδέρμονας

L'imitation d'Homère est manifeste; les couleurs des chevaux sont les mêmes et leur nombre est simplement doublé. Au joug sont les chevaux βαλιοί. Les pareils de Xanthos (πυρσότριχες et balzans comme lui, ὑπὸ σφυρὰ ποικιλοδέρμονας) sont guidés par des longues, aux deux côtés, c'est-à-dire au poste difficile, à cause de la manœuvre qu'ils devaient faire au virage près de la borne (Ψ 336. Sophocle, *Électre* 720). Il semble donc qu'à cette époque les balzanes étaient considérées comme une qualité des chevaux. En tout cas, il résulte de ce rapprochement que le sens de πόδας αἰόλος ἵππος était encore exactement compris par l'auteur de la strophe d'*Iphigénie* à la fin du v^e siècle. Mais il a senti qu'il devait pour son public substituer le terme ordinaire ποικίλος à celui d'αἰόλος.

Dès lors, il devient évident qu'il ne faut plus traduire « aux coursiers rapides », mais bien « aux coursiers tachetés », l'épithète αἰολόπῳλοι donnée deux fois aux Phrygiens Γ 485 et *Hymn. Ven.* 437. Si Théocrite (22, 34 αἰολόπῳλος Κάστωρ) se rendait bien compte du sens ancien de l'expression, c'est une autre question. L'*Etymologicum magnum* s. v. αἰολόπῳλος, explique, comme les modernes, σημαίνει τὸν ταχὺν καὶ εὐκίνητον ἵππον. Mais Suidas, s. v., a gardé une trace de bonne érudition en glosant : ποικίλους ἵππους ἔχων.

C'est encore par « rapide » (εὐκίνητον καὶ ταχεία) que le scholiaste d'Eschyle explique αἰόλην dans le v. 494 des *Sept.*

λιγνὺν μέλαιναν, αἰόλην πυρὸς κάσιν.

M. P. Mazon a rendu, autant qu'il est possible, l'impression du terme en traduisant : « une vapeur noirâtre, sœur tourbillonnante du feu ». Je ne connais pas de mot français qui pourrait exprimer exactement ce qu'il y a de variable et d'inconsistant dans les teintes de la fumée.

Abordons une seconde catégorie de passages, ceux où l'on attribue généralement à αἰόλος le sens de « brillant ».

Hymne à Hermès 33. Le petit brigand d'Hermès, à peine né, s'enfuit de la grotte de sa mère et il s'écrie, en rencontrant la tortue dont l'écaille va lui servir à fabriquer la première lyre :

πόθεν τόδε καλὸν ἄθυρμα
αἰόλον ὄστρακον ἔσσο χέλυς ὄρεσι ζώουσα;

Cf. 40 ἐρατεινὸν ἄθυρμα. Il est clair que ce n'est pas à cause de son éclat qu'Hermès appelle l'écaille un beau et aimable jouet. Elle lui plaît à cause de son bariolage de couleurs, de même que les coquillages réjouissent nos enfants.

On traduit également par « brillant » l'épithète αἰόλος donnée au fameux bouclier (σάκος) d'Ajax Η 222. Π 107, à moins qu'on n'aime mieux entendre, avec Buttmann, « facile à mouvoir » ! Ici le vrai sens d'αἰόλος apparaît sûrement si l'on compare l'épithète de ποικίλον donnée K 149 (en tête d'un vers; anciennement αἰόλον?) au σάκος d'Ulysse. Cf. aussi παναίολον σάκος N 552 — ἀσπίδα Λ 374.

Au v. E 295, les armes (τεύχεα) du Phrygien Pandaros sont dites αἰόλα παμφανώντα. Évidemment αἰόλα marque ici une qualité différente de celle de « brillant », exprimée dans παμφανώντα. C'est de nouveau le terme rare conservé, au lieu de ποικίλα que nous trouvons très souvent avec τεύχεα Γ 327, Δ 432, M 396, N 181, etc. De même, avec ἔντεα K 75, ἄρματα Δ 226, etc., δίφρος K 501.

Les héros grecs aimaient à orner leur armure de couleurs variées. Le sens de αἰολοθώρηξ Δ 489, Π 173 nous est expliqué à souhait par Π 134 θώρηκα ποικίλον ἀστερόεντα. Comparez de même παναίολος ζωστήρ Δ 186, 215, K 77, Λ 236 et αἰολομίτρης E 707 (cf. Théocrite 17, 19) à κεστὸν ἰμάντα ποικίλον (ceinture d'Aphrodite) Ξ 215.

On ne traduira plus l'épithète si fréquente d'Hector (une fois d'Arès, Υ 38), κορυθαίολος, par « qui agite son casque » (ὁ κινῶν τὴν κόρυθα), mais l'on pensera aux reflets de couleur changeante de cette pièce de son armure. Αἰόλος en vient ainsi assez souvent à acquérir un sens voisin de notre adjectif « chatoyant ». Ce dernier mot, au sens insuffisam-

ment expliqué, vient de « chat », sans doute à cause des teintes changeantes de son œil (Litttré) et, comme l'a dit un poète, « des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin », étoilant « vaguement ses prunelles mystiques ».

Sophocle a conservé particulièrement bien le sens primitif d'αἰόλος. Nous avons déjà vu plus haut αἰόλος δράκων. La manière dont il faut comprendre αἰόλα νύξ, *Trach.* 132, nous est clairement expliquée par Eschyle, *Prométhée* 24 ποικιλείμων νύξ, la nuit au manteau parsemé d'étoiles. Cf. Euripide, frg. 593 ὄρφναία νύξ αἰολόχρωσ. *Hélène* 1096 ἀστέρων ποικίλματα.

Dans l'*Ajax* 1025, où Teucer dit en présence d'Ajax percé de son épée : πῶς σ' ἀποσπάσω πικροῦ τοῦδ' αἰόλου κνώδοντος, l'épithète αἰόλου me paraît de circonstance, comme πικροῦ, et elle tend à peindre l'aspect du glaive taché du sang d'Ajax.

Enfin *Philoctète* 1157, ἐμᾶς σαρκὸς αἰόλας représente avec réalisme la couleur des chairs du pied gangrené de Philoctète.

L'idée de teintes variées impliquée dans αἰόλος apparaît encore par les mots ταῦτὸν πτέρων qui suivent cet adjectif chez Eschyle, *Suppliantes* 327 :

αἰόλ' ἀνθρώπων κακά·
πόνου δ' ἴδοις ἄν οὐδαμοῦ ταῦτὸν πτερόν.

M. P. Mazon a traduit avec son bonheur ordinaire : « Les malheurs humains ont des teintes multiples : jamais ne se retrouve même nuance (littéralement « plumage ») de douleur. »

* * *

Il faut placer ici dans la succession des sens l'emploi des mots de couleur αἰόλος et ποικίλος pour rendre la variété de timbre de certains sons. C'est un trope naturel et que le style moderne a tourné au procédé. Je n'en trouve des exemples certains pour αἰόλος qu'après Homère.

Euripide, *Ion* 499 συρίγγων ὑπ' αἰόλας ἰαχᾶς ὕμνων. Cf. Pindare, *Olymp.* III 8 ποικιλόγαρυς φόρμιγξ, IV 2 ποικιλόφορμιγξ αἰοιδά. Dans *Olymp.* IX 42 αἰολοβρόντας (Zeus) que l'on traduit « vibrantia fulmina iaculans » pourrait, je pense, s'appliquer aussi bien au son qu'à l'éclat du tonnerre.

Aristophane, *Grenouilles* 247, fait dire au chœur discordant des grenouilles :

ἔνυδρον ἐν βυθῷ χορείαν
αἰόλαν ἐφθελῆσθαι
πομφολυγοπαφλάσμασιν (1).

Une expression sûrement ancienne, que l'on trouve dans les *Problèmes* d'Aristote 941 B 24, appelait αἰόλοι les jours d'automne pendant lesquels les teintes du ciel et les vents sont particulièrement variables et changeants.

Si le nom du dieu du vent, Aiolos, est le même que notre adjectif, ce serait sans doute son allure inconstante et changeante qui l'a fait appeler ainsi. En effet, l'idée de « rapide », admise généralement, si elle convient bien à la tempête, ne caractérise pas proprement le vent dont la variabilité est ce qui frappe le plus, surtout chez un peuple de marins.

Le sens moral de « rusé, trompeur », apparaît dès l'époque épique pour αἰόλος et nous retrouvons ici de nouveau le parallélisme parfait avec ποικίλος. Hésiode, *Théog.* 511 ποικίλον, αἰολόμητιν (Prométhée), frg. 27,4 Σίσυφος αἰολομήτης. L'épithète a été répétée par les épiques tardifs, Oppien, *Hal.* II 503, etc. Cf. chez Homère ποικιλομήτης Λ 482 et souvent. Eschyle, *Suppliantes* 1037 αἰολόμητις θεός (Aphrodite); cf. ποικιλομήτιδες ἄται Sophocle, frg. 533, ποικιλόφρων Euripide, *Hécube* 131. Eschyle, *Prométhée* 661 αἰολοστόμους χρησμούς; cf. ποικιλωδὸς Σφίγξ Sophocle, *Oed.-Roi* 130.

L'équivalence d'αἰόλος et de ποικίλος est restée sensible jusque chez les poètes les plus tardifs et ils ont pu ainsi de tout temps user d'un jeu de synonymes commodes pour varier l'expression. Quelques exemples :

αἰολόβουλος Oppien, *Cyneg.* I 452; cf. ποικιλόβουλος Hésiode, *Théog.* 521. — αἰολοδάκρυς Nonnus 26, 79 et ποικιλόδακρυς 10,45. — αἰολόδειρος Ibycus 8, Nonnus 47, 31 et ποικιλόδειρος Hésiode, *Travaux* 203, Alcée 81. — αἰολόδωρος Epiménide 19, ποικιλόδωρος Nonnus, *Io.* 12, 15. — αἰολόμορ-

(1) Il serait trop long d'étudier ici, le texte n'étant pas sûr, la valeur d'αἰόλαν chez Aristophane, *Thesmophories* 1034, αἰόλαν νέκυσιν ἐπὶ πορείαν. En tout cas le sens n'est pas σκοτεινήν (scholiaste).

φος *Orph. Arg.* 975, ποικιλόμορφος Aristophane, *Plutus* 530. — αιολόνωτος (ταύων) Oppien, *Cynég.* II 590. Cf. plus haut ποικιλόνωτος. — αιολόφυλοι Oppien, *Hal.* II 420 et ποικιλόφυλος *ibid.* I 617, etc.

* * *

Il nous reste à étudier trois exemples anciens où apparaît le verbe dérivé αἰόλλω dans la poésie grecque. On indique comme première signification « agiter vivement en tous sens », mais il est certain que pour l'un des trois cas au moins, on traduit sans difficulté en partant du sens premier que nous avons donné à αἰόλος. Hésiode, *Bouclier* 399, décrivant la saison la plus chaude, dit que c'est l'époque où les raisins verts (ἄμφακες) αἰόλλονται. Entendons que les grains de raisin se bigarrent, commencent à prendre des tons blancs et rouges, exactement comme l'espèce de cerise que nous avons, pour la même raison, appelée bigarreau.

Le second emploi de αἰόλλειν se trouve dans une curieuse comparaison de l'*Odyssée* v 25 et suiv. Il s'agit d'Ulysse qui se retourne dans son lit, pendant qu'en proie à l'insomnie il médite la perte des prétendants.

Ἄτὰρ αὐτὸς ἐλίσσεται ἔνθα καὶ ἔνθα.
 Ὡς δ' ὅτε γαστέρ' ἀνὴρ πολέος πυρὸς αἰθομένοιο,
 ἐμπλείην κνίσσης τε καὶ αἵματος, ἔνθα καὶ ἔνθα
 αἰόλλη, μάλα δ' ὤκα λιλαίεται ὀπτηθῆναι,
 ὡς ἄρ' ὁ γ' ἔνθα καὶ ἔνθα ἐλίσσεται μερμηρίζων
 ὄππως δὴ μνηστήρσιν ἀναιδέσι χεῖρας ἐφήσει
 μῦθος ἔων πολέσι.

Le genre de mets que fait rôtir ici le cuisinier nous est connu notamment par σ 44 et par Aristophane, *Nuées* 409. C'est un estomac de chèvre ou de porc, rempli de graisse et de sang. « De même qu'un homme, quand, à un grand feu flambant, il rend αἰόλος de côté et d'autre un estomac plein de graisse et de sang, désireux de le faire très vite rôtir, de même Ulysse se retournait de côté et d'autre, en méditant comment il frapperait les prétendants. » La comparaison paraît un peu étrange parce que d'une part nous avons le cuisinier agissant sur un objet étranger, et de

l'autre Ulysse agissant sur lui-même, mais ce dédoublement d'Ulysse a été préparé par les vers qui précèdent (15 sqq.) où il a adressé la parole à son propre cœur. On traduit αἰόλλη comme s'il y avait ἐλίσση, entendant que le cuisinier tourne en tous sens son gaster farci. Assurément, il doit le déplacer et le faire rôtir de tous côtés, mais je crois que le poète n'a pas simplement répété ici une troisième fois l'idée de ἐλίσσειν, exprimée au début et à la fin de sa comparaison, et suffisamment suggérée par le tableau qu'il présente. Il a introduit une image nouvelle, en nous montrant l'aspect que gagne l'espèce de gros boudin pendant la rapide opération du cuisinier : il prend couleur, c'est-à-dire il devient αἰόλος, de blanchâtre qu'il était, à mesure que sa surface est rôtie au feu. Il me paraît donc que le verbe αἰόλλειν est ici un terme culinaire, à rapprocher à quelques égards de nos expressions « rissoler, faire revenir ».

Je ne m'arrêterai guère au troisième passage, Pindare, *Pyth.* IV 233, parce que le texte n'y est pas sûr. Jason parvient à conduire les bœufs d'Aiétès, qui vomissent la flamme, et grâce aux recettes magiques de Médée le feu ne l'atteint pas : πῦρ δὲ νιν οὐκ αἰόλλει (manuscrits). Pour des raisons métriques, les éditeurs admettent la correction médiocrement poétique ἐόλει (Boeckh), plus-que-parfait de εἶλω. On voit cependant quelle belle image mettrait ici le verbe αἰόλλει. Le héros conduit les bœufs qui soufflent la flamme, sans même que le feu le bariole de ses reflets.

* * *

Les fervents de la paléontologie linguistique rappelleraient sans doute ici que Aiolos, fils d'Hellen, l'ancêtre éponyme des Éoliens, a un frère Xouthos, qui porte également un nom de couleur (fauve), et l'origine et le sens primitif du nom des Éoliens pourraient leur donner l'occasion d'hypothèses analogues à celles que l'on trouve par exemple chez Victor Hehn à propos du nom des *Picti* et de celui d'autres peuples (*Kulturpflanzen und Haustiere*, p. 17, 8^e éd.).

Sans m'aventurer dans un domaine aussi fantaisiste, je crois pouvoir indiquer, à la fin de cet article, qu'il convient

de reviser l'explication que l'on a donnée jusqu'à ce jour du nom grec du chat αἰέλουρος. On le dérive de αἰόλος, pris dans le sens que nous rejetons, et de οὐρά « queue », et on l'explique comme « l'animal qui remue la queue ». Ce serait très bien s'il s'agissait du chien, mais il suffit d'un instant de réflexion pour reconnaître combien une telle qualification est peu caractéristique du chat. Ici encore, les grammairiens et les étymologistes, bien que comptant sans doute parmi « les savants austères » qui aiment les chats « frileux et comme eux sédentaires », ont négligé de confronter avec la réalité l'explication que leur suggérait la lettre écrite. Je me compte parmi eux, car je n'avais pas songé à tirer à l'égard de la gent féline la conclusion qui résulte de l'étude précédente. C'est un de mes amis, à la fois savant biologiste et très érudit helléniste, le D^r Robert Legros, qui m'a expliqué que αἰέλουρος devait signifier l'animal à la queue tigrée. Ainsi se révèle à nouveau le don merveilleux qu'avaient les anciens Ioniens pour distinguer dans les objets et les êtres la qualité unique et vraiment caractéristique. Dans la faune qui leur était familière, le chat — il s'agissait alors sans doute du chat sauvage — était le seul animal dont la queue offrait cette particularité.

Les linguistes ne seront pas embarrassés pour imaginer, par des rapprochements avec des langues éloignées, une ou plusieurs autres étymologies pour le mot αἰέλουρος. Il n'en reste pas moins qu'au v^e siècle encore la valeur descriptive du nom de l'animal était si bien sentie qu'on répondait naturellement par αἰέλουρος à l'idée de ποικίλος. Un témoignage pittoresque nous en est apporté par le drame satyrique de Sophocle récemment découvert, les Ἰχνευταί, v. 295. La nymphe Cylléné décrivant comme il suit la tortue avec laquelle Hermès a fabriqué sa lyre :

βραχὺς χυτρώδης ποικίλη δορᾶ κατερρικνωμένος

le chœur devine tout de suite qu'il s'agit du chat et répond :

ὡς αἰέλουρος εἰκάσαι πέφυκεν ἢ τως πόρδαλις.

L. PARMENTIER